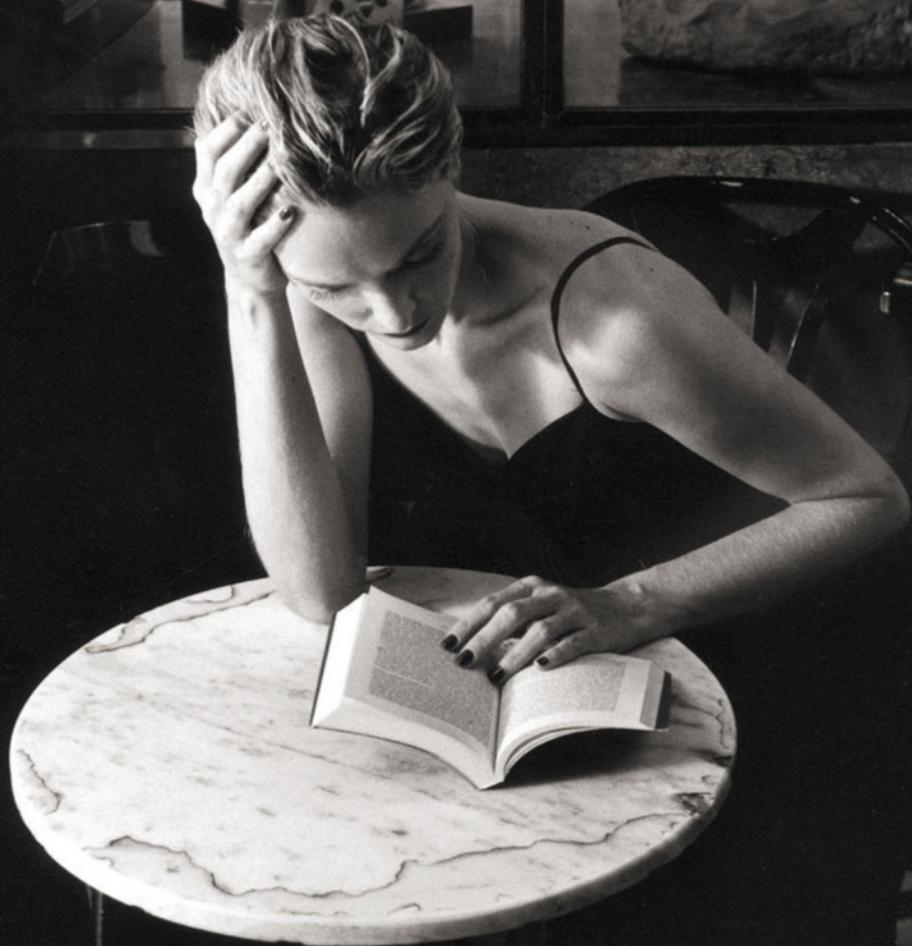


ANNIE LEMOINE

La belle impatience

roman



Flammarion

Extrait de la publication

ANNIE LEMOINE

La belle impatience

r o m a n

« La personne qui me plaisait le plus au monde depuis quelque temps, celle que j'avais rencontrée et dont j'étais tombée folle amoureuse, celle que j'aimais au point de la protéger, la choyer, lui faire des déclarations à n'importe quel moment de la journée, à laquelle je faisais des cadeaux somptueux, celle que j'embrassais, invitais au restaurant, promenais sur les quais de Seine le dimanche, emmenais en week-end, que je ne quittais plus maintenant que je l'avais trouvée, avec qui je passais tout mon temps sans le partager, ivre de bonheur... C'était moi. »

C'est au moment où l'héroïne fait ce troublant aveu que, comme toujours, la vie se charge de tout bouleverser... Dans *La Belle Impatience*, le verbe aimer se conjugue avec humour et tendresse à tous les temps.

Après Vue sur mer, La Vie d'avant, Les Heures chaudes, Que le jour recommence et Amusez-vous, Annie Lemoine publie son sixième roman chez Flammarion.

Flammarion

La Belle Impatience

DU MÊME AUTEUR

En clair, comme à la télé, Ramsay, 2003.

Vue sur mer, Flammarion, 2005, J'ai Lu, 2007.

La Vie d'avant, Flammarion, 2006, J'ai Lu, 2007.

Les Heures chaudes, Flammarion, 2007, J'ai Lu, 2009.

Que le jour recommence, Flammarion, 2009, J'ai Lu,
2010.

Amusez-vous, Flammarion, 2010, J'ai Lu, 2012.

Annie Lemoine

La Belle Impatience

roman

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8329-9

« Je ne t'attends pas au bout d'une ligne droite, je sais qu'il faudra faire encore des détours... »

À nos détours.

État des lieux (1)

Je ne me suis pas inquiétée immédiatement.

Les mois ont passé. Les saisons. Les années. Et rien, personne. Je ne tombais pas amoureuse. Les amis me disaient : « Avec tous les gens que tu croises, quand même ! » Ils prenaient un air ennuyé, navré, cherchant à diagnostiquer un manque, une faiblesse, une faille. Quelque chose qui dans mon comportement aurait conduit hommes et femmes à s'écarter sur mon passage sans m'accorder un seul regard.

Ils en étaient tous convaincus : si je ne rencontrais personne, c'était parce que j'y mettais de la mauvaise volonté.

Étais-je trop exigeante ? Je ne me donnais même pas la peine d'essayer. Certains s'impatientaient et agitaient cruellement le spectre de la cinquantaine qui ramollirait les chairs, ferait tomber la libido au

point où elle ne s'en relèverait pas, soumettrait l'ensemble de mon être aux lois terrifiantes et impitoyables de la gravité. J'étais prévenue, ils auraient fait leur boulot d'amis. Il n'était pas question que je vienne me plaindre quand il serait trop tard, les guichets resteraient fermés.

Pétris de bonnes intentions à mon égard, ils finissaient par avoir l'inquiétude contagieuse et leurs mines soucieuses menaçaient de me faire de la peine. En réponse, j'attaquais.

Mais qu'ils pensent donc à eux ! Comment se portaient leurs couples ? Où en étaient-ils des menaces de renvoi de leur progéniture du collège, du lycée ? Et la visite de la petite dernière chez le gynécologue, toujours pas programmée ? Parce qu'avec ces seins subitement poussés au printemps, il fallait peut-être envisager le pire. L'âge adulte qui se profilait menaçait de tout faire basculer. Les bouffées hormonales s'annonçaient insupportables. Bonne chance et bon courage. Je n'aimerais pas être à leur place.

Je me défendais avec des arguments minables, bas de gamme, faisant diversion sans toutefois tromper personne.

J'étais célibataire, single, solo et cet état se prolongeait sans que je puisse l'expliquer à voix haute. À ma devise choisie à l'adolescence : « Quand on

LA BELLE IMPATIENCE

veut, on peut », j'avais discrètement ajouté
« jusqu'à ce que l'on ne puisse plus ».

La vie me l'avait appris, mais je gardais mes
blessures et mes limites secrètes.

Je vous présente ma mère

Même ma mère s'y était mise.

Elle s'était rendue au sentiment d'exaspération générale que semblait provoquer autour de moi mon statut prolongé de célibataire.

Elle avait d'abord rejoint le chœur fourni des chanteuses de reproches prêchant avec une ardeur proportionnelle au désespoir que causait en elle la situation. J'étais sa fille unique et elle voyait s'éloigner de jour en jour la perspective de choyer ses futurs petits-enfants comme ses copines le faisaient déjà depuis plusieurs années. Elle n'avait pas encore ouvert de livret de Caisse d'Épargne à son potentiel héritier « Un garçon d'abord s'il te plaît, ma chérie ! », mais elle en brûlait d'envie et, pour tout dire, piaffait d'impatience.

— Tu sais qu'à partir de quarante ans, une femme a considérablement moins de chances de

tomber enceinte... Ça dégringole de façon vertigineuse ! Qu'est-ce que tu attends ? La perle rare ? Ça n'existe pas !

Elle espérait infléchir mon attitude par de constants stimuli au premier rang desquels l'insupportable « Tu sors ce soir ? » qu'elle me servait quotidiennement ou presque au téléphone.

Jusqu'au jour où, sans avertissement préalable, elle avait abandonné le combat.

« Trop seule, depuis trop longtemps ! » avait été sa seule déclaration prononcée entre deux soupirs. Puis, plus rien. Comme débranchée. C'en avait été fini des reproches et des leçons de vie. Elle avait déserté le champ de bataille, désespérée certainement par le manque de concentration et l'amateurisme de l'ennemie, moi, sa fille qui « n'aimait que sa petite personne » et dont l'égoïsme la flinguait.

D'un jugement implacable dénué de toute forme de compassion, ma mère avait donc tiré un trait, semblait-il définitif, sur mes chances de vie à deux, ne cherchant même plus, ni au téléphone ni lorsqu'elle passait quelques jours chez moi, à engager de débat sur le sujet.

Elle esquivait habilement tous les pièges (et ils étaient nombreux) qui s'ouvraient devant nous risquant de nous remettre face à face au cœur d'un de ces dialogues épineux que nous avons eus si souvent.

— Tu devrais mettre des couleurs, ça te va très bien.

— Oui. Le noir aussi est une couleur et c'est plutôt classe, non ?

— Oui. Pas très gai. Ça n'accroche pas vraiment la lumière. Les regards. Qu'est-ce que c'est ça ? De la laine ? (Moue.)

— Je ne sais pas, oui, sans doute. (Consultation de l'étiquette.)

— Ça n'a pas vraiment de forme. C'est bon pour un jogging en forêt. Et encore, la nuit.

— OK, maman. La matière est moche, la forme est moche. Dommage, c'est pas du Saint Laurent ! Désolée, j'attends l'héritage.

— Oh là, là, mais ne le prends pas mal, ma chérie ! J'essaie de t'aider. On ne peut plus rien te dire sans que tu sortes tout de suite les griffes.

— Quelles griffes ?

— Ce n'est pourtant pas déjà la ménopause.

Soupir.

— Je trouve que tu ne te maquilles pas assez souvent.

— Maman, pour aller au club de sport, franchement !

— Et alors, on ne sait jamais ! Faut mettre toutes les chances de son côté. Si, le jour où j'ai rencontré ton père, je n'avais pas porté cette petite jupe rouge et ces ravissants escarpins...

— Je ne t'entends plus là, je suis dans la salle de bains.

Soupir.

— Tu t'habilles comme une ado de douze ans.

— Pas du tout, c'est un jean vintage hyper rare. Et puis, sans vouloir te vexer, c'est fini l'époque où l'on s'habillait le dimanche. Eh oui, c'est dimanche, maman !

— Si tu le dis !

— Quoi ? Que c'est dimanche ?

— Mais non, qu'il s'agit d'une pièce rare. En tout cas, il te fait les fesses plates.

— J'en ai pas de fesses.

— Ma chérie, tu as un cerveau qui fonctionne bien, ce n'est déjà pas si mal.

— Merci.

— Mais enfin, les hommes...

Stop. Terminé. À ranger au musée.

C'était au temps où ma mère et moi ne parlions à mots couverts (et découverts) que de ça, de ma difficulté inexplicquée à m'investir dans une relation amoureuse. Autant dire du chinois pour elle qui avait déjà vécu cinquante années, cinquante, un demi-siècle, aux côtés de mon père. Nous venions de célébrer leurs noces d'or, nirvana que je n'atteindrais jamais.

Son renoncement inattendu avait produit sur moi l'effet d'un électrochoc. Il me désarmait et je le vivais comme un abandon. Ma propre mère acceptait donc que sa pauvre fille soit vouée à une vie de moine-soldat ! Car il ne fallait surtout pas négliger le côté combat dans cette posture.

Gagner sa vie, seule, travailler, payer ses impôts, seule, et le reste, toute seule. Même entourée d'amitié, à la longue, cela risquait de générer une fatigue bien compréhensible. Une usure. Et peut-être même une usure dangereuse. J'entendais bien, lors de ma visite annuelle à mon médecin généraliste éclairé, les questions annexes qui, l'air de rien, alimentaient mon dossier étiqueté « à surveiller ».

— Alors, comment va la vie en ce moment ? Et le travail, toujours aussi stressant ?

J'enviais par intermittence l'amie fidèle de mes dix-sept ans. Clothilde, réfugiée dans une ville de province à deux pas de la mer, là où nous étions nées et où vivait encore ma mère. Entre réunions de parents d'élèves et navettes au club d'équitation pour Ava, sa fille, elle attendait tranquillement le retour de son mari pilote de « grandes » lignes. (Le détail avait son importance, il lui donnait une liberté cruciale.)

Son mode de vie conjuguant adroitement absences salutaires et joie des retrouvailles me semblait idéal. Bien sûr, la sortie de l'école des enfants (Ava avait un petit frère) limitait la durée des parties de golf, mais, dans l'ensemble, la carte postale faisait rêver.

Combien sous le *par* ? Épatant ! Ah si, vraiment. Vivement le prochain *birdie*, dis donc ! Au vu des résultats de Clothilde, Tiger Woods pouvait dormir tranquille...

Sur son îlot de bonheur, elle rayonnait.

J'entends encore le bruit que fit ma balle égarée parmi les chaises et les tables en plastique du club house au trou numéro neuf d'un parcours assez sélect sur lequel elle m'avait un jour généreusement invitée.

Impuissante, partagée entre le fou rire et l'anxiété, j'avais suivi la trajectoire de la petite balle

N° d'édition : L.01ELIN000292.N001
Dépôt légal : avril 2012